
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 27 mai 2000 s'est tenue à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris, la Journée de printemps d'ATLAS. Elle était intitulée cette année « Passeurs et passants : traduire la ville ». La matinée s'est ouverte par la présentation d'une jeune architecte, Laetitia Ducrocq, sous le titre : « Figures de la ville : topographie et toponymie ». Puis les participants se sont répartis entre les différents ateliers qui leur étaient proposés, chacun autour d'une ville et d'un texte posant des problèmes de passage d'une langue à l'autre. Berlin vu par Alfred Döblin, avec Jürgen Ritte. Lisbonne vu par Camilo Castelo Branco, avec Michelle Giudicelli. Saint-Pétersbourg vu par Andreï Biély, avec Jacques Catteau.

L'après-midi : Brooklyn vu par Gilbert Sorrentino, avec Bernard Hæpffner, Londres vu par Charles Dickens, avec Sylvère Monod, Madrid vu par José Luis Sampedro, avec Marianne Millon. Il y eut également un atelier autour du roman City, d'Alessandro Barrico, avec Françoise Brun et un atelier d'écriture animé par Michel Volkovitch : « Se promener dans Paris et ailleurs ». En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance de synthèse était présentée par Marie-Claire Pasquier.

Michelle Giudicelli

Le Lisbonne de Castelo Branco

Lisbonne est, au Portugal, la ville qui a le plus inspiré les écrivains, qu'ils soient romanciers ou poètes. Bien des pages d'Eça de Queirós, de Lobo Antunes, de Cardoso Pires, de Saramago, bien des poèmes de Cesário Verde ou de Pessoa nous promènent dans la ville « de toutes les couleurs », dans ses quartiers anciens ou modernes, élégants ou populaires, de jour ou de nuit, sous le soleil ou sous la pluie. Si le texte choisi pour cet atelier est extrait de l'œuvre d'un homme qui s'est davantage attaché à dépeindre la campagne que la ville et le nord que le sud du pays, c'est en fonction de l'intérêt qu'il présente pour un traducteur.

Il s'agit d'un passage d'un roman de Camilo Castelo Branco, écrivain prolifique de la deuxième moitié du XIX^e siècle, surtout connu pour ses romans d'amours passionnées et tourmentées, dont le célèbre *Amour de perdition*, mais dont la verve satirique s'exprime aussi avec bonheur dans bon nombre d'ouvrages comme cette *Queda dum Anjo* (« La Chute d'un ange »). Il y est question des aventures d'un hobereau attaché aux traditions et défenseur de la vertu qui, élu député, vient de sa lointaine province à Lisbonne pour s'y faire le champion des valeurs morales d'antan, mais finit par succomber aux tentations de la capitale. Le portrait est sans nuances et l'écrivain, réputé aussi pour la richesse d'une écriture qui s'inspire autant de la langue classique que des parlars populaires, laisse courir une plume malicieuse.

Le passage à traduire conte les premières mésaventures du héros à son arrivée à la capitale qu'il ne connaît que par la lecture de livres anciens, notamment un traité du XVII^e siècle, cité à l'occasion. Il s'agissait donc, d'une part, de trouver en français des tournures classiques, d'autre part, de rendre compte du ton burlesque d'épisodes traités à la façon d'une farce. Bien entendu, des problèmes de traduction plus habituels se sont présentés à la

douzaine de personnes qui avaient choisi de participer à cet atelier. Comme il avait été prévu qu'un certain nombre ne connaîtrait pas le portugais, une traduction très littérale permettant de se faire une idée du sens général du texte avait été remise à chacun, et la discussion a été très animée.

L'un des problèmes qui s'est d'abord posé a été celui de la traduction des noms propres : non pour le héros ni pour Lisbonne, pas plus que pour le quartier ayant conservé son nom arabe, Alfama, mais pour une rue, en portugais *rua da Procissão*. Fallait-il la laisser telle quelle, traduire partiellement (« rue *da Procissão* », « rue *Procissão* »), traduire tout (« rue de la Procession ») ? Même si la majorité penchait pour le maintien en portugais du mot *Procissão*, les avis ont été très partagés, comme ils l'ont été aussi pour décider s'il fallait masculiniser ou féminiser Lisbonne : les analogies avec d'autres villes n'ont fait qu'accroître notre perplexité, car si « la Rome antique » pouvait nous faire pencher vers le féminin, l'exemple de Paris ne nous avançait guère, car « le Paris de l'après-guerre », « mon Paris », est aussi « une blonde, reine du monde ». Nous avons fini par opter pour le masculin, qui semble malgré tout le plus usité. Une autre question se posait concernant le quartier : certains penchaient pour l'appellation directe, Alfama, comme on dit Montmartre, d'autres pour l'adjonction d'un article, l'Alfama, comme on dit le Marais. C'est la première solution qui a été adoptée, non en raison de l'article arabe contenu dans Alfama, mais parce que ce mot est ressenti comme un nom propre.

Un passage a longuement retenu l'attention en raison de l'ambiguïté de l'énonciation conservée dans le mot-à-mot et que l'on pouvait relier à la psychologie du personnage : *Quis-lhe parecer que a atmosfera da capital não cheirava* (littéralement : « il voulut lui sembler que l'atmosphère de la capitale ne sentait pas »). Certains étaient tentés de penser que le personnage s'obstinait à ne pas reconnaître les mauvaises odeurs, et donc « voulait se persuader que l'atmosphère de la capitale n'avait pas d'odeur », mais on a pu leur opposer que, dans l'expression portugaise, le verbe vouloir, ici impersonnel, perd toute sa force sémantique, et que par ailleurs le contexte lui-même dictait une autre interprétation (« il lui sembla que l'air de la capitale empestait »), car le fait d'habiter une rue bien ventilée n'empêchait pas l'entêté d'avoir cette impression, qu'il attribuait *in fine* à « un dérèglement de [sa] membrane pituitaire ».

Tout le monde a été d'accord pour adopter la dernière traduction en date des *Lusiades* (celle de Roger Bismut dans la collection Bouquins) pour la brève citation qui en était faite. Pour le reste du texte, l'apport de chacun a permis de trouver des tournures élégantes pour traduire des phrases complexes ou des formules imagées convenant au style allègre de Camilo.